

24 images

24 iMAGES

Chambres vides

Robert Lévesque

Number 126, March–April 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8900ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lévesque, R. (2006). Review of [Chambres vides]. *24 images*, (126), 40–40.

Chambres vides

par Robert Lévesque



Maurice Ronet dans *Le feu follet* de Louis Malle.

Dans mon souvenir il n'y avait qu'une image fixe, arrêtée, lorsque je repensais au *Feu follet*, le film de Louis Malle, le roman de Drieu la Rochelle, l'interprétation de Maurice Ronet (tout cela inséparable), et cette image c'est le visage douloureux de Ronet (dans le personnage d'Alain Leroy, dandy spleenétique qui va mettre fin à ses jours) qui se regarde dans un miroir placé au-dessus d'une cheminée, dans une chambre vide qui évoque l'antichambre du *Huis clos* de Sartre : cet homme, qui se regarde, nous regarde : il n'y a aucune hostilité. Il va se tuer, c'est tout. Est-ce Godard qui a dit que la tragédie est une question de gros plan ?

« Il vivait dans les chambres vides de la morale », écrit Drieu de ce garçon (il a 30 ans) qui, l'ultime fois, a entrepris sa « vieille routine », d'une aube à l'autre, celle qui sera (il l'a décidé : « demain, je me tue ») sa dernière ; il est allé rendre visite à un ami pour débattre de quelques idées, lui demander de l'aider à mourir, puis il est passé chez une amie qui tient une fumerie d'opium, puis il est arrivé à l'heure où l'on dîne chez un couple tenant table ouverte, petites sociétés qu'il va quitter (« ayant regardé les gens comme je ne les ai jamais regardés », écrit Drieu), petites sociétés (égoïstes, déviantes et bourgeoises) sur lesquelles il laissera par l'acte accompli de son suicide, ce sont les derniers mots du film, inscrits sur l'écran : « une tache indélébile ».

« Je me tue parce que vous ne m'avez pas aimé. Je me tue parce que nos rapports furent lâches, pour resserrer nos rapports. Je laisserai sur vous une tache indélébile »... Relisant le roman de Drieu, revoyant le film de Malle, je réalise que cette chambre d'Alain, dans une clinique de Versailles où on le soigne pour qu'il échappe à l'emprise de l'alcool et de la drogue, n'est pas vide (comme dans mon souvenir) mais, au

contraire, très encombrée de toutes sortes d'objets (livres, photos, affiches, bibelots, lampes, valises, cravates, etc.). C'est le regard de Ronet qui a établi cette sensation de vide qui m'est restée, que j'avais gardée.

Le feu follet, qui est un chef-d'œuvre de croisement entre la littérature et le cinéma, c'est une tentative (réussie) de description du vide. Celui du cœur. Jean-Louis Bory, à la sortie du film en 1963, écrivait : « Quant aux objets, peu importe qu'ils soient de luxe et qu'ils encombrant la chambre : la chambre est vide. [...] Si l'Enfer, comme je le crois, c'est le vide, c'est le froid, Alain est en enfer ». Ce qui ramène à l'antichambre de *Huis clos* où Garcin entre et où il n'y a pas de miroir sur la cheminée (« Pas de glaces, pas de fenêtres, naturellement »).

Bory, qui s'est suicidé en 1981, avait comparé ce récit de la dernière journée d'Alain, de l'aube à l'aube, avec celui que, l'année précédente, Agnès Varda avait consacré au personnage de Florence, alias Cléo (sublime Corinne Marchand), qui erre dans Paris dans l'attente d'un résultat médical, craignant le pire. « Pour Cléo, la mort redoutée, la peur de la mort, l'amour de la vie ; pour Alain, la mort attendue, l'angoisse de la mort, l'amour de la mort ; deux déambulations dans Paris, mais Cléo : une fuite, Alain : une quête ».

Au médecin qui lui rend visite, qui l'interroge sur la nature de ses angoisses, Alain réplique : « Pas des angoisses, une angoisse ». Il se tue, il l'a décidé, et Malle clôt son film sur cet appel qui laisse entendre : « pour resserrer nos rapports (qui) furent lâches ». Il ne fuit pas, il quête, d'où l'absence d'hostilité dans le regard de Ronet ; l'angoisse

le trouvera poli, rasé, élégant au moment d'appuyer sur la gâchette ; il ne part pas, il s'absente à jamais, il fait le vide, et la « tache » (le sang) sera « indélébile » s'il se trouve qu'on l'a aimé, mais lui, comme il l'a dit la veille, il ne peut plus « avancer les mains », il ne peut plus « toucher les choses », c'est pourquoi il a décidé d'« essayer avec la mort : je crois qu'elle se laissera faire », dit-il, lui qui fut un amant de femmes riches et qui, comme l'écrit Drieu, « savait que le ressort principal de son crédit, sa jeunesse, était à bout ».

Le feu follet est une œuvre intimiste d'une rare intensité tragique. Tout en regards. En silhouettes. En rencontres approximatives. Angoisse immatérielle. Les mains tendues d'Alain ne se heurteront finalement qu'à un seul objet qui existe vraiment pour lui, le revolver, ce browning qu'il dissimule dans un carré de soie, qu'il caresse (les derniers mots du roman : « Un revolver, c'est solide, c'est en acier. C'est un objet. Se heurter enfin à l'objet »). Ce matin-là, le 23 juillet (la date de sa mort, il l'a écrite et encerclée sur son miroir), rasé de frais, ayant terminé la lecture d'un roman policier, calé dans son lit, arc-bouté, la chemise entrouverte sur le cœur, il s'exécute.

Dans son *Journal*, à la date du 15 octobre 1944 (13 ans après l'écriture du *Feu follet*), Pierre Drieu la Rochelle cite un vers de Rimbaud tiré de *Chanson de la plus haute tour* : « Par délicatesse, j'ai perdu ma vie »... Dans le soliloque de sa dernière nuit, Alain se dit : « Si je me tue, c'est que je ne suis pas une brute réussie ». 